

Rapport de l'Atelier

« Expliquer/comprendre : comment les non-spécialistes » dynamisent l'interdisciplinarité »

Rapport :

- **Thierry MARTIN**, professeur émérite de philosophie, Université de Bourgogne-Franche Comté

Présentations :

- **Laurent BARATIN**, ancien responsable de la coordination scientifique de la MSH Paris Saclay, Direction du Partenariat et du Transfert pour l'innovation (DPTI) d'INRAE,
- **Christophe NIEWIADOMSKI**, professeur de sciences de l'éducation Université de Lille, directeur de la MESHS Lille,
- **Thomas VANNIENWENHOVE**, ingénieur d'étude, MESHS Lille

Animation :

- **Louise VANDELAC**, professeure au département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

L'atelier « expliquer et comprendre » s'est proposé de penser l'interdisciplinarité entre disciplines SHS et disciplines non-SHS, c'est-à-dire sciences de la nature¹. On peut immédiatement noter l'intérêt considérable des interventions des orateurs, puisque ceux-ci ont réussi à coupler une analyse théorique interrogeant le concept d'interdisciplinarité et ses termes proches, avec lesquels il arrive de le confondre, et une analyse empirique, portant sur des projets effectivement menés dans leurs deux MSH respectives (Paris-Saclay et MESH de Lille), autrement dit les intervenants ont su allier une dimension théorique et une dimension pratique de la question. Et cette dualité s'est alors retrouvée dans les débats qui ont suivi.

¹ Les sciences formelles ont un statut particulier, qui n'étaient pas considérées dans l'atelier ; elles interviennent comme instruments pour les autres sciences, même s'il n'est pas question de les réduire à cette fonction instrumentale.

Les intervenants étaient d'autant plus pertinents, indépendamment de leurs qualités propres, du fait qu'ils représentaient des universités où la collaboration entre sciences de la nature et sciences humaines et sociales y est en position particulièrement favorable. En effet, Laurent Baratin représentait la MSH de Paris-Saclay, à savoir une université à forte dominance en sciences formelles et sciences de la nature, même si l'on doit reconnaître que l'Université Paris-Saclay comptabilise 1200 chercheurs appartenant aux disciplines SHS. D'autre part, Christophe Niewiadomski a appuyé ses analyses sur un panel de 80 projets mixtes financés par la MESHS de Lille.

Enfin leurs études ont porté à la fois sur les conditions de réalisation des projets interdisciplinaires, mais aussi les difficultés rencontrées pour la mise en œuvre de ces projets, difficultés objectives (dominance institutionnelle des recherches et des publications monodisciplinaires) et résistances subjectives (dévalorisation des SHS par rapport aux sciences de la nature). Plus directement, les présentations des intervenants ont mis en lumière les points suivants :

- 1° La nécessité de distinguer monodisciplinarité, pluridisciplinarité, interdisciplinarité et interdomainialité ;
- 2° La nécessité de reconnaître l'existence de degrés d'ouverture à l'interdisciplinarité variables selon :
 - l'écosystème d'origine des chercheurs, autrement dit leur appartenance soit à une EA, soit à une UMR, les premières étant très souvent monodisciplinaires, quand les secondes sont davantage pluridisciplinaires ;
 - le degré d'avancement, et donc de financement des projets ;
 - les disciplines, dont certaines sont plus ouvertes à l'interdisciplinarité (par exemple la sociologie), tandis que d'autres sont davantage fermées (par exemple l'histoire de la philosophie), ce que Thomas Vannienwenhove a illustré à l'aide de tableaux très clairs.

La question qui se trouve alors posée est de savoir si les résultats obtenus par l'étude des 80 projets financés par la MESHS sont généralisables au-delà ou non ? Rien, en effet, n'interdirait de supposer que ces différences tiennent, pour une part, aux conditions de la recherche à l'Université de Lille. Une étude nationale de contrôle serait ici utile.

- 3° La différence existant entre d'une part une interdisciplinarité au sens fort (« interdisciplinarité de niveau 2 » selon l'expression de Gilles Pollet) qui suppose une co-construction des connaissances par des disciplines différentes et d'autre part les formes diverses de pluridisciplinarités qui se présentent comme interdisciplinarité, sans l'être véritablement, soit les différentes formes de « faux semblants » d'interdisciplinarité. L'interdisciplinarité au sens fort est moins répandue que la seconde, qui met plutôt en œuvre une pluridisciplinarité.
- 4° L'impropriété de l'opposition entre SHS et sciences de la nature, car ces domaines qui n'ont pas, chacun, une composition homogène, tendent de plus en plus à se croiser ou s'interpénétrer (cf. neurosciences, sciences du numérique, etc.). Ceci tient notamment au partage méthodologique dont font preuve les différentes disciplines (on peut penser ici à l'informatique, à la modélisation, au recours aux *big data*,...)
- 5° La nécessité de mettre en œuvre une réflexion épistémologique sur les critères de scientificité communs aux différentes sciences, mais aussi sur les critères propres à des sciences ou groupes de sciences différentes, et ceci qu'elles relèvent du groupe de sciences identifiées comme SHS ou du groupe considéré comme celui des sciences de la nature. Autrement dit, ce qui apparaît ici est la nécessité de dépasser l'opposition diltheyenne entre *Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften*, par conséquent entre expliquer et comprendre. Du même coup, l'atelier a mis en lumière le fait que la distinction entre expliquer et comprendre est simplificatrice, quand elle vise à qualifier deux domaines scientifiques différents

L'atelier a permis de soulever un certain nombre de questions, soit au cours des présentations des intervenants, soit à la suite de leurs présentations :

- Il est nécessaire d'être attentif au degré variable de pénétrabilité ou d'interdisciplinarité des projets ; et la question se pose de savoir si ces données différentielles jouent un rôle dans la réussite ou l'échec des projets
- Faut-il distinguer entre intersectorialité et interdomanialité ? La question reste ouverte.
- L'interdisciplinarité entre sciences naturelles et sciences culturelles ne pose guère de problèmes lorsque les questions abordées sont d'ordre méthodologiques, elle en pose en revanche davantage lorsqu'elles sont de nature épistémologique. C'est un point qui

mérite d'être approfondi. Il existe un risque auquel il faut être attentif, car il est assez répandu, à savoir une tentation pour certains chercheurs en sciences de la nature de n'envisager leur collaboration avec les SHS que sous la forme de l'usage et de l'application des résultats produits par les recherches menées dans leur propre domaine. Une variante de cette réduction de l'interdisciplinarité à une forme de supplément d'âme consiste à n'envisager la collaboration avec une discipline du domaine SHS qu'à travers un questionnement éthique.

- Il est possible de constater une opposition entre excellence disciplinaire et injonction pluridisciplinaire ou interdisciplinaire, opposition qui peut s'exprimer sous la forme d'une tension entre spécialistes et non-spécialistes. La question se pose alors de savoir quelle est la réalité de cette opposition, car elle peut fort bien se manifester au niveau institutionnel ou n'être qu'un fantasme véhiculé par certains chercheurs dont les recherches sont étroitement (ou hautement) spécialisées.
- La question se pose également de savoir s'il y a des thèmes ou des sujets plus interdisciplinaires que d'autres. On aurait tendance à répondre par l'affirmative.
- Enfin se pose la question, difficile, du périmètre des disciplines, car si l'on parle d'interdisciplinarité, on suppose nécessairement l'existence de disciplines distinctes les unes des autres. Est-il si facile de définir des frontières disciplinaires ? Cette question ouvre elle-même sur celle de la nature d'une discipline.